

S E R G E P E Y

LE TRÉSOR
DE LA GUERRE
D'ESPAGNE

Récits d'enfance et de guerre

« À LA MÉMOIRE DE ZULMA
VIERGE-FOLLE HORS BARRIÈRE
ET D'UN LOUIS »
TRISTAN CORBIÈRE

ZULMA
122, boulevard Haussmann
Paris VIII^e

Ouvrage publié avec le concours du Conseil régional de Basse-Normandie
et du Centre régional des Lettres de Basse-Normandie.

© Zulma, 2011.

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma
et être régulièrement informé de nos parutions,
n'hésitez pas à nous écrire
ou à consulter notre site.
www.zulma.fr



*Il est en tout un juste milieu ;
il y a enfin des limites précises au-
delà desquelles ne peut tenir le bien.*

HORACE,
Satires, I, 1, 106-107.

Le Linge et l'étendoir

Les voisins pensaient que ma mère était folle. Comment comprendre qu'elle étendait parfois le linge sur l'étendoir ou dans le champ, à même l'herbe, ou encore sur les branches des arbres ? Comment concevoir qu'elle le posait souvent à l'ombre ou en plein vent, maintenu par de gros cailloux, comme les points de ponctuation d'une phrase secrète ?

Ainsi, ce matin, ma mère avait sorti les fleurs car le soleil était de retour. Ce soleil qui disparaissait parfois sous le soleil et qu'on cherchait alors dans toute la maison, dans la poussière, sous le lit, dans un livre ouvert à sa page déchirée, sous un soulier perdu.

Ouvrir le jour c'était procéder à un rituel particulier. On cherchait le feu. Le grand fagot du soleil préparait à chaque instant la fête de midi. Il y avait des jours qui commençaient comme la nuit. On entendait des chants de chouettes rouges, des tintements de cloches sans lieu, des claquements de volets, et même des chants de liberté cachés dans les caves.

Mais ce jour-là, il avait fait jour dans le jour parce qu'il avait fait jour, aussi, dans la nuit.

Ma mère avait sorti les fleurs comme pour donner permission à l'horizon de s'étendre, car la tramontane avait été forte, et que maintenant le calme régnait dans les branches des arbres comme un oiseau. Ma mère, en sortant les fleurs, à l'abri dans le couloir, disait au soleil qu'il fallait se lever.

J'ai appris à lire en mangeant les lettres dans la soupe. La petite écriture du petit sens. Mais ma mère lisait la terre car les empreintes étaient des écritures de la nuit. Avec les traces, sur le sol, autour de la maison, elle savait qu'un renard était passé sur le chemin, ou un chien ou un vélo. Ma mère lisait si bien les empreintes sur la terre que je croyais qu'elle venait de l'avenir. Parfois elle désignait un vol d'oiseaux dans le ciel qui volait plus loin que les oiseaux.

Ma mère appelait des voyelles avec ses fleurs et avec ses chats. En étendant le linge elle écrivait des consonnes pour faire sonner le monde. Elle dictait avec nos draps et nos chemises des phrases que le ciel seul comprenait. Je voyais par la fenêtre mes pantalons, comme des lettres, faire signe aux camions sur la route et aux feux inconnus des bergers.

Ce matin, ma mère semblait chanter pour un dieu illettré qui vomissait ses cris comme des voyelles.

Tout était convoqué : le croassement d'un corbeau, le sifflet d'un rémouleur, un avion perdu, un conteneur rempli d'armes, le cri d'un nuage blanc qui défaisait son visage provisoire. Plus particulièrement, ce matin, ma mère avait enlevé le linge de l'étendoir et l'avait couché sur l'herbe puis était partie allumer un feu à l'autre bout du champ.

— La folle fait sécher son linge dans la fumée, dirent les voisins.

Ma mère étendait vraiment son linge n'importe comment. Elle ne respectait pas les saisons. Elle ne le rentrait pas lorsqu'il pleuvait. Parfois elle le laissait exposé aux rôdeurs de la nuit. Alors que l'étendoir était vide, elle disposait souvent le linge sur l'herbe pleine de rosée. Mais ce que les voisins ignoraient c'était que ma mère n'étendait pas le linge, elle faisait des signes : les draps étendus sur l'herbe, et maintenus par des pierres, signifiaient que le passage était libre et que l'on pouvait descendre de la montagne sans danger. Si elle laissait une paire de pantalons orphelins sur le fil, il fallait se tenir sur ses gardes car la police attendait au carrefour des deux vallées. Quand ma mère n'accrochait que des robes sur la corde, elle notifiait que les colis de journaux étaient arrivés. Un drap seul sur l'étendoir avec une jupe rouge signalait l'arrivée des armes ou d'un colis dangereux. Une couverture indiquait qu'on pouvait accueillir quelqu'un pendant la nuit. Elle seule avait le droit de manifester que le passage était libre et

qu'ainsi les hommes du soleil pouvaient descendre dans la vallée. Ma mère ne parlait pas, elle cousait. C'était son métier. Elle avait des épingles plein la bouche.

— Maman, j'ai éteint le feu de l'autre côté du champ.

— Alors va enlever les draps maintenant et laisse les pantalons sur le fil.

Je connaissais quelques codes ; la chemise de mon père voulait dire : « Passez derrière le cimetière », la jupe de ma sœur : « Attention, personnage suspect », un pantalon avec une jambe repliée : « Réunion après demain, comme convenu. »

Ma mère m'avait appris le langage secret du linge séché. Elle était la maîtresse des voyelles de l'interrogation, des consonnes clandestines, et des conjugaisons réalisées avec des lacets de chaussures. Les grammaires de silence, les concordances d'espaces et non de temps, les conjonctions de coordination nouvelles, les accords de participe passé entre des auxiliaires qui n'étaient ni le verbe être ni le verbe avoir, n'avaient aucun secret pour elle, car elle était le secret. Mais ce matin, alors que je prenais mon déjeuner, elle se précipita soudain vers moi et murmura :

— Vite, enlève ta chemise et va l'étendre sur l'éten-doir, ramène le linge qui reste. Vite... Dépêche-toi...

Je compris sa précipitation quand je vis, depuis notre jardin qui surplombait la route, une longue

file de camions bleus de la gendarmerie.

Ainsi ma chemise faisait partie, elle aussi, d'une longue phrase. Elle était une lettre, peut-être un mot. J'étais fier. J'étais devenu une conjugaison, presque un verbe. J'existais dans le langage secret de ma mère, comme un mot important qu'elle n'avait encore jamais employé, puisque c'était la première fois qu'elle voulait laisser ma chemise seule sur l'étendoir.

Ainsi moi aussi, avec ma chemise, je parlais à la montagne. Ma chemise était un signal et prévenait « ceux de l'autre côté ». Je courus vers l'étendoir torse nu. Les camions sur la route, juste derrière la grange, déversaient des dizaines de gardes mobiles armés de mitraillettes. Leur chef m'interpella alors que je venais d'accrocher ma chemise et que je ramassais les draps posés à même l'herbe.

— Tu vis où ?

Je lui répondis en désignant la maison derrière moi. Il me demanda si j'avais vu des hommes qui descendaient de la montagne. Je lui répondis que non, puis je rentrai à la maison, en observant les gardes qui se cachaient le long du mur du cimetière. Quand je passai le seuil de la porte, ma mère me débarrassa rapidement des draps, qui n'avaient pas fini de sécher, et se mit, avec méthode, à les repasser sur la table. Dans ses yeux s'installa une sorte de paix et elle se mit à chanter. Ce jour-là je sus lire plus loin que les livres. Ma chemise toute seule flottait comme

un drapeau de pauvre. J'étais devenu un signal ou même un signe. Personne ne descendit de la montagne et les gardes, sur la route, étaient repartis dans leurs camions. Leurs « amis », de « l'autre côté », les avaient mal renseignés.

Ma mère a toujours gardé cette habitude de la clandestinité avec le linge. Aujourd'hui encore, comme chaque matin, elle continue à disposer ses vêtements n'importe où. Mais personne ne dit qu'elle est une folle car personne ne la voit. Elle étend ses vêtements à l'intérieur de la maison au-dessus des chaises et des endroits les plus invraisemblables. Elle se souvient, chaque matin, d'un temps où la liberté se faisait non avec la bouche mais avec les mains.

Aujourd'hui ma mère « fait » toujours la liberté et en a gardé les signes. Ses linges, éparpillés dans la cabane, sont toujours des lettres inconnues, pour que le ciel, à travers la fenêtre, puisse continuer à lire. Il y a toujours du linge pendu, dans la pièce unique où elle vit, car il faut toujours guetter, pour aider le ventre de la liberté à accoucher d'un instant à l'autre d'un nouvel enfant.

Elle attend toujours dans sa cabane un *compañero*, venu de l'autre côté, exténué, avec un gros sac, qui descend par la vallée. Ses mots sont toujours des pantalons, des draps de lit, des pull-overs déchirés, des

robes noires comme des drapeaux, des sous-vêtements, des bleus de travail, des couvertures trouées. La montagne aujourd'hui est à l'intérieur de sa cabane et sa liberté aussi.

Je me dis qu'encore ici, elle aide « ceux de l'autre côté » à passer, car même si on ne les voit pas, et qu'il n'y a plus « d'autre côté », les gardes sont partout et il faut signaler leur présence.

Je ne veux plus que le docteur vienne la voir. Ma mère a toute sa raison. C'est le docteur qui ne comprend pas. La guerre civile n'est pas encore finie.